

LE TEMPS

SPECTACLE ABONNÉ

Toujours fauve, Fassbinder ravi à Vaulion

La Genevoise Doris Mirescu transpose dans une ancienne usine, au cœur d'un village vaudois, un feuilleton survolté du cinéaste allemand. Une vingtaine d'acteurs brûlant de vérité, dont Carlo Brandt, Bérangère Mastrangelo et Isabelle Caillat, jouent cette saga, huit heures dans sa version intégrale



Carlo Brandt et Bérangère Mastrangelo forment un couple de fiancés hivernaux poignants. Ils sont filmés dans une pièce aménagée au cœur d'une usine de pierres fines transformée pour l'occasion. — © Vania Jaikin Miyazaki
Alexandre Demidoff 21 à 08:24
Modifié jeudi 24 juin 2021 à 08:25

Vite, prendre de l'altitude. Cap sur **Vaulion**, ce village qui drague le cycliste bourlingueur dans un pli du Jura vaudois. Le spectacle le plus fervent de la saison s'y joue. Le plus dingue, le plus aventurier, le plus désiré aussi. Il est signé **Doris Mirescu**, metteuse en scène genevoise d'origine roumaine qui a fait sa carrière à New York. Cette cinéphile, qui a tout vu, tout lu, entraîne 19 comédiens, dont les brûlants **Carlo Brandt**, Delphine Horst, Isabelle Caillat et **Bérangère Mastrangelo**, dans un feuilleton de l'**Allemand Rainer Werner Fassbinder**. Ils jouent *Acht Stunden sind kein Tag*, saga qui secoue durablement.

La beauté de cette adaptation, c'est sa rigueur et son excès, sa fureur de jouer et de jouir, de s'égarer et de s'évader. Le lieu de cette alchimie est en soi un programme: une ancienne usine de pierres fines, au cœur de Vaulion. On ne la trouve pas tout de suite. Un garçon en salopette, croisé par hasard sur le chemin, vous indique la bâtisse. On croit qu'il est muet – il vous fait signe comme quoi il ne peut pas parler, c'est un comédien en vérité. A l'entrée du bâtiment, un vigile assis sur les marches confirme que vous êtes au bon endroit. Vous empruntez un escalier et débouchez dans une soupente où une demi-douzaine de personnes assistent à un film tourné en direct et projeté sur deux écrans auxquels s'ajoutent deux autres, où passeront des images arrêtées, les instantanés d'un imaginaire.

La liberté par le sexe

Cette salle a le charme des galetas où, enfant, on fomentait ses premières révolutions. Sur l'écran, le tempo d'une colère. Un bel écorché de 20 ans – l'intépide Matteo Divorne – scande le spleen d'une ville qui s'encroûte. Le souffle est donné. Vous voilà assis sur le divan d'une tribu allemande du début des années 1970. On fête l'anniversaire de la grand-mère, Oma – Bérangère Mastrangelo, l'ardeur du crépuscule. Schnaps, saucisses et engueulades. Son petit-fils, Jochen (Matteo Divorne), a la tête ailleurs. A l'atelier sans doute, où il abat la besogne comme ouvrier qualifié. A moins qu'il ne pressente le soulèvement du cœur, le visage croquant de Marion (Delphine Horst), qui bientôt l'obsédera. Elle travaille aux petites annonces du quotidien local et elle bredouille encore les mots de son émancipation. Tout comme Monika (Lisa Vokatch-Boldyreva), la petite-fille d'Oma, qui voudrait s'arracher aux serres de son mari, Harald (Marc Descatoire), sanglé dans son complet de gérant modèle.

Ces petites gens nous ressemblent: ils sont à l'étroit dans leur cage, mais croient possible d'en briser les barreaux. Preuve qu'il n'est jamais trop tard, Oma l'ensoleillée, qui compte le moindre pfennig de sa pension de retraitée, quitte la maisonnée. Parce qu'elle est amoureuse, tiens, d'un veuf en tweed, un sceptique exquis, détaché et follement attachant – Carlo Brandt. Ce couple se met en quête d'un appartement, tandis que Jochen et Marion s'étourdissent comme des chats sur la corniche des tentations.

Fassbinder, ce survolté mort à 37 ans, est tout entier dans ce feuilleton réalisé pour la télévision en 1972. Il mélange les genres, à la fois mélo et politique, rock et punk. Il fouille les visages de ses contemporains, histoire de creuser cette énigme, cette faille qui a fait le lit du nazisme. Il n'oublie pas d'être tendre, même quand il dissèque une microsociété qui s'avère une plaie purulente. S'y s'affrontent ce besoin obscur de courber l'échine devant plus fort que soi et cette libido insoumise qui est peut-être le meilleur de l'homme.

Matière d'un songe

La réussite de Doris Mirescu et de sa complice Suzanna Pattoni, c'est d'avoir conçu un champ magnétique qui permet au spectateur de faire corps avec Oma, Jochen, Marion, Monika, et d'emprunter des chemins de traverse qui le regardent. Quatre cameramen filment en live les scènes, dans les salles d'une manufacture métamorphosée en studio de cinéma, dans la rue aussi. Saisis de près, les interprètes sont ajustés à leurs rôles – même quand ils en tiennent plusieurs – comme devant les caméras d'une série de la BBC. Dans son fauteuil, on est chahuté, entre baisers amnésiques et appels à briser les chaînes du patriarcat – Isabelle Caillat, incandescente, tient le bar et le crachoir de la critique sociale.

Lire aussi: [Isabelle Caillat, Antigone humanitaire pour la RTS](#)

Dans le feuilleton, Oma et son fiancé enchaînent les visites d'appartements. Tout est toujours trop cher, mais leur liberté n'a pas de prix, elle est affaire de territoire. Doris Mirescu a suivi le même chemin. Sans soutien public, elle a inventé l'étoffe d'un songe. Delphine Horst lui a parlé d'une fabrique à l'abandon à Vaulion. Elle l'a visité en février 2019. Elle s'est dit que ce serait là ou nulle part. Avec Suzanna Pattoni, elle a chassé des rats qui se prenaient pour des barons, renversé les murs, meublé les pièces en vue du tournage. Tous les objets proviennent de décharges ou de marchés aux puces.

Bref, le désir s'est fait matière, hors de tout système. L'artiste a ensuite composé sa distribution, avec Carlo Brandt, l'un des héros de sa jeunesse, comme elle dit, qu'elle n'avait jamais rencontré et qui a dit oui après deux minutes. Le feuilleton peut se vivre en trois soirs, du jeudi au samedi, ou le dimanche en version intégrale. Il s'apprécie aussi en live streaming. La bonne nouvelle, c'est qu'il devrait revivre dès la fin du mois d'août. Comme tout ce qui regarde vers le haut et ne triche pas, il laisse une sacrée entaille.

Acht Stunden sind kein Tag, jusqu'au 27 juin, Vaulion, Usine de pierres fines, 45-47 Grand-Rue, je, ve et sa à 19h30, di, intégrale à 13h.